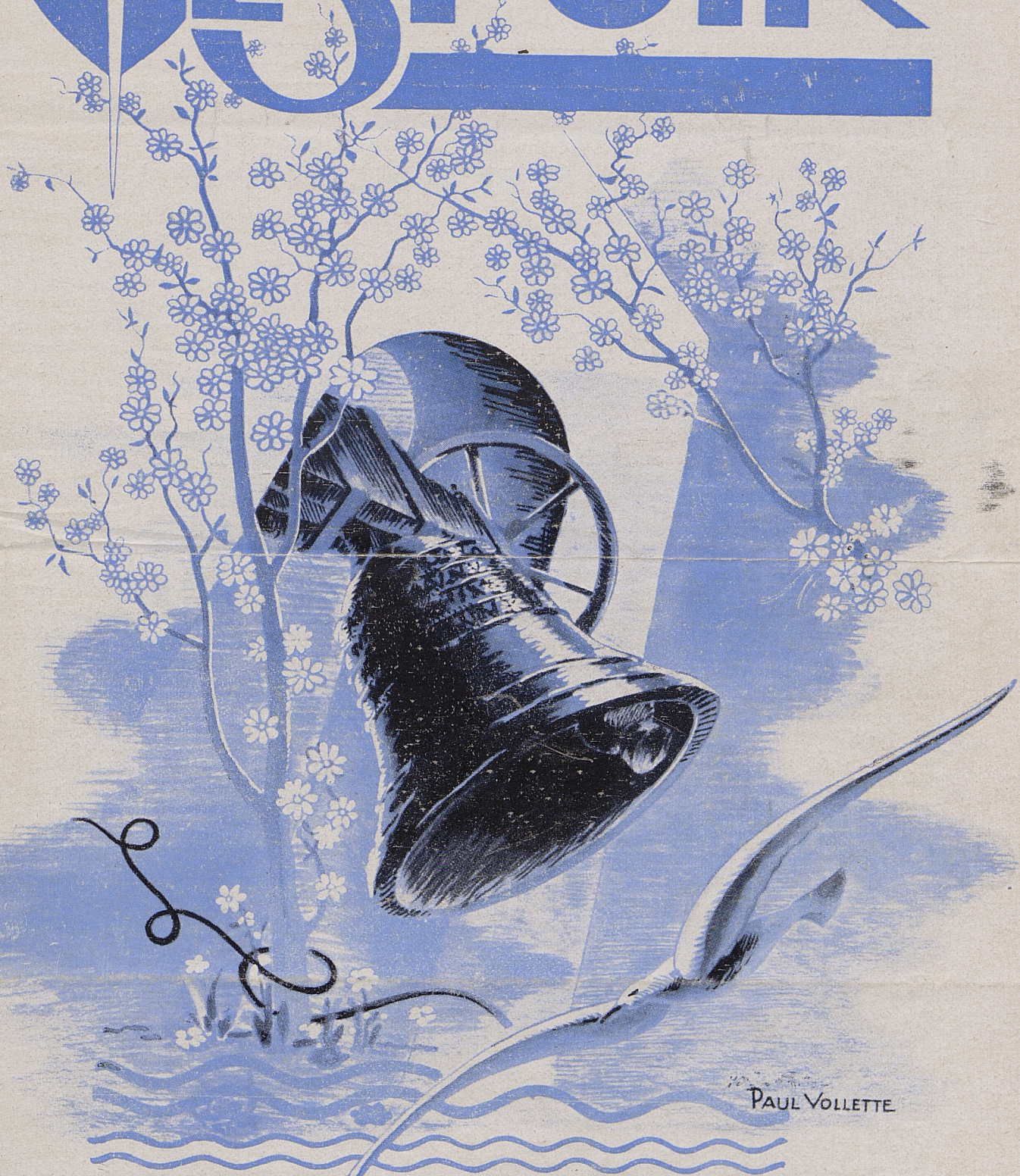


# ESPOIR

Ac.-Gef. Stalag VA KGL.  
Eingang 29 APR. 1943  
Verf. / Dr. B. No.

Stalag VA  
35  
General

BIBLIOTHEQUE  
DE LA  
GUERRE  
MUSEE



PAUL VOLLETTE

1943

H<sup>o</sup> P 1071 R<sub>3</sub>



# L'ESPOIR

ORGANE DE LIAISON  
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

N° 17

MAI 1943

*Pour nos Lecteurs...*

## UN MESSAGE D'ANDRÉ MASSON

Voilà bientôt cinq mois, mes amis, que je vous ai quittés. Vous savez dans quel état d'esprit je me suis arraché à vos étreintes fraternelles pour aller retrouver la France, cette France meurtrie, déchirée qui était toute notre pitié et toute notre espérance. Je n'avais qu'un but : dire aux Français qui doutent — ou qui attendent je ne sais quel miracle — ce que vous étiez, vous que je connaissais si bien pour avoir vécu vos souffrances, vos méditations, vos enthousiasmes, et préparer le rôle légitime que vous revendiquiez dans la grande œuvre de redressement de notre Pays.

En quittant l'équipe de ce journal, qui n'a jamais cessé d'être « mon » équipe, je vous laissais, à vous, mes camarades qui poursuiviez la tâche sans faiblir, la promesse que dans un avenir proche vous recevriez de mes nouvelles de France.

Ces nouvelles, je vous les apporte aujourd'hui, après un temps qui a pu peut-être vous sembler long, mais qui, en réalité, fut court si vous voulez en juger par tout ce qui a pu être réalisé depuis le jour où j'ai entrepris la lutte. J'aurais pu, dès mon arrivée en France, dès mes premiers contacts avec les hommes à qui incombent les dures responsabilités du Gouvernement, vous dire quelles étaient mes espérances, quels encouragements m'avaient été donnés, quelles assurances m'avaient été fournies, quelles promesses m'avaient été faites. J'ai estimé que c'eût été trahir votre confiance de ne vous apporter que des mots d'attente, d'employer vis-à-vis de vous un futur ou un conditionnel qui m'ont toujours répugné. Seule compte la réalité positive du fait acquis.

Maintenant, ce fait existe. Grâce à des efforts incessants, les prisonniers que l'opinion, recroquevillée sur ses misères égoïstes, n'avait que trop tendance à oublier, sont revenus au premier plan de toutes les préoccupations. Le Mouvement Prisonnier tient en éveil l'attention de tous nos compatriotes. Certes, je l'ai dit, de tous les bruits qui se sont fait autour de ce Mouvement, quelques-uns ne sont pas tels que j'aurais aimé les entendre, mais qu'importe : l'essentiel, c'est qu'on parle de nous, qu'on sache que nous représentons une force, une force à laquelle il peut encore être fait appel pour tirer notre Pays des difficultés sans nombre dans lesquelles il se débat, parce que nous avons vraiment compris ce que doit être la Révolution Nationale pour l'avoir réalisée en nous-mêmes et dans nos collectivités des Camps, alors qu'on est souvent resté ici aux tâtonnements stériles, aux expériences sans conviction, aux efforts dépensés sans résultat. Tant des éléments auxquels on a fait appel jusqu'à maintenant pour redresser le Pays s'étant successivement dérobés ou effondrés, une grande force subsiste : celle des Prisonniers.

Mais pour que cette force que nous représentons puisse agir avec fruit, il faut qu'elle puise dans les Camps toute sa sève. Les Prisonniers rapatriés ne seront forts que dans la mesure où ils resteront intégralement des prisonniers : une union étroite doit être maintenue entre ceux qui sont rentrés et ceux qui restent ; les équipes qui se sont formées en France ne sont que l'aboutissement dans l'action des équipes des Camps, dont les éléments viendront peu à peu, à leur tour, s'incorporer aux équipes « combattantes » et les renforceront d'une façon d'autant plus dynamique qu'ils constituent des forces neuves encore inemployées. Je cherche moi-même à conserver, le plus profond possible, ce contact avec mes camarades des Camps. Il m'est nécessaire pour garder ma tête et mon cœur de prisonnier. Il m'est nécessaire pour agir dans la ligne que je me suis tracée lorsque j'étais parmi vous. Il m'est nécessaire pour entretenir, toujours aussi ardente, la flamme qui m'anime, au milieu des chemins ardu qui mènent au salut du Pays. C'est pourquoi, à plusieurs reprises déjà, j'ai tenu à aller à Compiègne accueillir ceux de nos camarades qui, après de longs mois d'exil, ont eu le bonheur de fouler de nouveau le sol de France. J'ai tenu à les voir avant qu'ils ne dépouillent leur détroque de prisonnier, à les voir tels qu'ils étaient dans leur Camp qu'ils venaient de quitter, encore imprégnés de sa boue ou de sa poussière, encore misérables dans leur bonheur avec leurs yeux remplis d'idéal. Je leur ai dit notre joie de les revoir, la confiance que nous plaçons en eux. Eux, sans rien me dire, m'ont rappelé toute la souffrance de l'exil et toute l'énergie forgée par cette souffrance. Et à chacun de ces contacts, la tâche m'est apparue plus belle, plus grande, plus nécessaire.

Je les recherche également, ces contacts, en assistant en toute occasion à des réunions de femmes de Prisonniers. En les écoutant, je vis avec ceux auxquels vont toute leur sollicitude et toute leur foi. Elles ont dépensé tant d'amour dans leur patiente sollicitude, qu'elles ont atteint une parfaite communion de pensée avec leurs absents. C'est encore un peu d'eux que je retrouve en elles.

Voilà ce que j'ai tenu à vous dire, mes amis. Je voudrais que ces mots vous fassent comprendre qu'on espère et qu'on attend tout de vous. Je voudrais que, plus que jamais, vous soyez persuadés que cette longue épreuve que vous surmontez si magnifiquement portera bientôt ses fruits, lorsqu'à la suite de ceux qui vous ont précédé dans le combat qui se livre pour les destinées de la France, vous viendrez jouer ce rôle de premier plan qui vous revient et que tout Français digne de ce nom ne saurait songer à vous contester.

André MASSON

Commissaire Général aux Prisonniers

# ESPOIR...

J'espère bientôt rentrer en France... J'espère qu'il y aura quelque chose de changé... Phrases entendues fréquemment, souvent prononcées, auxquelles nous avons tous pensé.

Et c'est normal. Que serait notre vie, s'il n'y avait pas l'espoir ? Mais ce mot si doux aux oreilles d'un prisonnier ne doit pas être prétexte à une passivité dangereuse. L'espérance n'autorise pas toutes les lâchetés, pourtant trop souvent elle les résume.

Si notre espoir n'est qu'un mot qui ne renferme rien d'actif, ce n'est plus un soutien, un stimulant, mais une démission ; une formule qui à force d'être employée s'use, perd toute sa signification et nous apporte l'amertume et le dégoût. Nous n'avons pas le droit de nous contenter de subir notre espérance, l'action en est la forme constructive. Elle doit avoir un but défini, un idéal que nous chercherons à atteindre ; ainsi nous participerons à notre espoir et nous nous préparons à la réalisation.

★

Espoir de rentrer bientôt... oui, mais il faut vouloir que ce retour nous apporte de façon effective le bonheur auquel nous devons nous préparer. Notre Pays, notre famille, une femme, des enfants nous attendent, cela nous fixe des devoirs dont le premier est de revenir en bonne santé morale et physique ; c'est un chef qui doit reprendre sa place au foyer. Ceux qui avec tant de courage nous attendent, ont aussi un bel espoir, n'ajoutons pas à leur souffrance par notre impré-

voyance. Nous pouvons nous maintenir, cela dépend de nous. Voilà une forme active de l'espérance.

J'espère qu'il y aura quelque chose de changé, j'espère trouver une France plus belle... Nous n'avons pas le droit de nous leurrer de belles illusions. Nous sommes des hommes à qui la vérité ne doit pas faire peur, et il en est une que nous devons bien réaliser : la France est à un des points les plus bas de son histoire, appauvrie, divisée. Elle souffre. Et gardons-nous d'un raisonnement facile : la France a eu des hauts et des bas, l'histoire nous démontre quelle s'en est toujours sortie. C'est certainement parce que nos pères n'ont pas raisonné ainsi que la France a franchi des situations difficiles, le passé ne se recommence pas, il se continue. Le Maréchal et ses Messages représentent la continuité de la France qui ne veut pas démissionner. Toujours debout au milieu des ruines, lui qui a tenu à rester avec nous dans les jours sombres, doit être pour nous un exemple et ses Messages sont la Charte de la France de demain. Mais nous savons que cette France plus belle, plus juste, plus forte, n'existe que dans nos cœurs. Si nous avons des raisons d'espérer, c'est en nous que nous devons les trouver. « Rappelez-vous que vous êtes des hommes, les hommes d'une vieille et glorieuse nation », nous dit le Maréchal. Rappelons-nous que notre chère et glorieuse France aura bientôt besoin d'hommes qui se seront préparés à ce véritable « combat que doit être l'Espoir ».

André LAFFONT.

## CHRONIQUE DU C.I.N.

En vous souhaitant la bienvenue, chers camarades du VB, nous vous convions à travailler avec nous, dans le cadre du C.I.N., que cette chronique a pour objet de vous présenter. Il ne sera pas inutile, d'ailleurs, pour nous, qui connaissons son but et son organisation, de profiter de cette occasion pour faire le point.

Prisonniers, nous ne restons pas moins et toujours des soldats de la France, nous ne sommes pas moins et toujours des Français.

Etre Français, c'est un titre dont nous avons le droit d'être fiers. Cette fierté, nous la devons à un passé lourd de grandeur et de gloire que nous trouvons inscrit dans les plis du drapeau — du drapeau dont l'union des couleurs fait le prestige de la France.

Etre Français, c'est un titre qui confère des devoirs. Ces devoirs, le Maréchal les a nettement définis dans un de ses Messages : « Pour un Français, il n'y a pas d'autre cause à défendre, ni à servir, que celle de la France. Si nous devons espérer, notre espoir est en nous. Il est dans notre attachement à notre sol, dans notre volonté de vivre, dans la fraternité étroite qui nous tient tous solidaires et unis. » Il y revient encore en cette veille de Noël 1942 : « Mon honneur à moi est de rester, à ce poste, face au danger, sans armée, sans flotte, au milieu d'une population malheureuse. Votre honneur à vous est de redonner à ce beau nom toute sa valeur en vous aimant les uns les autres, en soulageant les misères, en rendant à la France son vrai visage. Ne croyez pas qu'un pays puisse se sauver sans l'effort de chacun. »

Ces devoirs sont nôtres, malgré l'exil. Et si notre condition écarte de nous certains problèmes dont nous ne possédons pas les données, elle ne nous empêche pas de « servir la cause de la France » dans la mesure de nos possibilités, et de nous préparer à la mieux servir, un jour que nous espérons prochain. Elle ne nous empêche pas de désirer passionnément l'union de tous les Français et de travailler, dès l'exil, à la réaliser dans l'esprit de la Révolution Nationale. L'heure n'est plus aux divisions, source de ruines et de souffrances, ainsi que toute l'Histoire le prouve trop bien.

L'heure est à l'union.

« Il s'agit d'être simplement et uniquement Français, de penser Français, de parler Français. »

Il s'agit de vouloir ensemble assurer le salut de la France.

Il s'agit, pour assurer ce salut, de vouloir ensemble la Révolution Nationale, que nous a proposée le Maréchal et dont il a donné les bases dans ses Messages.

Depuis des années, les Français de tous les horizons politiques reconnaissent la nécessité d'une Révolution qu'il leur faut accomplir maintenant. Il est bien évident d'ailleurs que cette révolution ne se fera pas d'un coup, qu'il faudra du temps pour la faire passer du domaine des principes dans celui des faits et qu'elle devra être l'œuvre de toute la Nation.

Prisonniers, nous n'avons qu'une possibilité, celle de nous imprégner de son esprit, pour être, au jour de la libération, capables de remplir notre tâche. N'oublions pas, en effet, que cette Révolution ne pourra pas se faire sans nous.

Nous savons qu'une ébauche en est tentée dans des conditions particulièrement difficiles, dans des conditions exceptionnelles. Nous devons connaître la nouvelle législation familiale, la Charte du Travail, la Charte Agricole, etc.

Le Centre d'Informations Nationales a pour but de les faire connaître.

Il est ouvert à tous et dispose d'un local appelé « Maison de France » : Nous l'avons décoré de belles affiches de chez nous, qu'il est doux de regarder et devant lesquelles, parfois, on se surprend à rêver... Sur une table, des livres, des journaux, des brochures sont à la disposition des visiteurs. Des armoires contiennent les journaux officiels, reçus régulièrement, et les divers documents servant de bases d'études à nos équipes de spécialistes, ouvertes évidemment à toutes les bonnes volontés. Des camarades dévoués y font, à côté de leur tâche quotidienne, un travail fructueux : dépouillement des J. O., recherches et classement des éléments d'information épars dans la documentation venue de France ; étude approfondie des Messages, de la Charte du Travail, de la Corporation Agricole, des droits de la Famille, des Chantiers de Jeunesse et de l'Esprit Impérial, du Droit nouveau, etc... Ce travail, chers camarades, permet de répondre à toutes les questions d'ordre général, particulier et personnel, que vous pouvez leur poser.

D'autre part, des causeries et des conférences sont faites périodiquement. Elles traitent des grands problèmes professionnels, familiaux, impériaux, juridiques, susceptibles d'intéresser tous les camarades dont les occupations trop absorbantes ne leur permettent pas de suivre, aussi assidûment qu'ils le voudraient, les réunions d'études. Nous pouvons vous fournir les plans détaillés de ces causeries. Nous essaierons même de vous donner en communication les textes intégraux.

(suite page 4)

# notre oeuvre d'assistance

Le Bureau de l'Œuvre vous présente le bilan des opérations du mois de février 1943 :

Recettes :	M.
Versements des Kommandos .....	3.445,98
Collecte du Camp .....	327,52
Don de la Bibliothèque du Camp .....	100,00
Vente d'insignes Pétain .....	200,00
<b>Total du mois .....</b>	<b>4.073,50</b>
Avoir en caisse au 1. 2. 1943 .....	2.041,00
<b>Total général .....</b>	<b>6.114,50</b>

## Dépenses :

Nouveaux secours :		
1 famille reçoit .....	25 M. =	25
6 familles reçoivent .....	30 M. =	180
12 » » .....	40 M. =	480
6 » » .....	50 M. =	300
2 » » .....	60 M. =	120
1 famille reçoit directement .....		50
Renouvellement de secours :		
23 familles reçoivent .....	30 M. =	690
22 » » .....	40 M. =	880
32 » » .....	50 M. =	1.600
2 » » .....	60 M. =	120
<b>Total du mois .....</b>		<b>4.445,00</b>

Solde en caisse au 28. 2. 1943 .. 1.669,50

La situation de février ne se ressent pas encore de la disparition de plus de 300 Kommandos qui est effective dans le courant de mars, et nous permet de vous présenter des chiffres mensuels encore imposants.

Votre effort est grand, et nous sommes heureux de vous le signaler et de vous en remercier au nom de tous.

Malheureusement, le passage de ces Kommandos dans les Stalags voisins va nous ôter une grande part de nos recettes normales.

Toutefois, en contre-partie, les demandes d'entraide ainsi que les renouvellements seront évidemment moins nombreux.

Il importe, cependant, que chacun d'entre nous se rappelle que, même dans un Stalag à effectif faible, la solidarité peut et doit être forte. Que c'est en fonction de cette force que nous marquerons notre volonté d'agir, au moins dans le sens de l'entraide.

Cette action facile à exécuter tient dans le geste simple et émouvant que vous avez si bien accompli chaque mois et que nous vous demandons de continuer avec le même cœur et le même esprit.

Qu'aucune défaillance ne soit moralement permise, la moisson sera belle, et le sourire sera sur tous les visages ; sur les vôtres, parce que la solidarité crée la joie, et sur celles des familles éprouvées de nos camarades, car rien ne chasse autant les peines que de constater que les hommes sont bons quand ils le veulent.

E. DELESTRE, Secrétaire général.

★

Le Bureau de l'Œuvre d'Assistance est heureux de souhaiter la bienvenue aux Kommandos et à l'hôpital qui viennent d'être annexés à notre Stalag. Pour leur faire connaître le

fonctionnement de notre Œuvre et l'esprit qui l'anime, nous leur faisons parvenir toute la documentation nécessaire. Nous sommes persuadés que tous apporteront dans notre communauté un esprit d'entraide et de solidarité identique à celui des Kommandos que nous perdons ; nous n'oublierons pas la chaude camaraderie qui nous unissait à ces derniers et nous leur souhaitons une bonne chance dans leur nouveau Stalag.

Notre Secrétaire général, Georges Remaud, venant de bénéficier de la Relève, est remplacé par Edmond Delestre, qui mettra son dévouement et sa compétence au service de notre Œuvre. Nous remercions chaleureusement notre camarade Georges Remaud qui avait pris ses fonctions véritablement à cœur et auquel notre collectivité doit beaucoup ; il continuera d'ailleurs à nous aider par une participation bénévole aux œuvres d'entraide qui secondent notre action en France même, montrant ainsi que l'union et la solidarité développées dans les Camps peuvent et doivent rester intactes à notre retour.

Médecin-Lieutenant JOUANDON, Président.

## Le Billet de l'Homme de Confiance

Mer chers Camarades,

Jusqu'à ce jour, les colonnes de notre journal « ESPOIR » me furent largement ouvertes pour me permettre de vous donner les informations de toute nature qui pouvaient vous intéresser.

Devant la réduction du nombre des pages imposée à la Rédaction, je n'ai pas voulu abuser de la place qui m'était offerte si généreusement.

À l'avenir, il m'arrivera certes de passer quelques papiers à mes amis de l'équipe d'« ESPOIR », mais tous les renseignements que j'aurai à vous communiquer feront l'objet d'une circulaire mensuelle que l'Homme de Confiance du Kommando conservera dans ses archives.

À tous bien cordialement.

Antony PAYRAU.

## CHRONIQUE DU C. I. N.

(suite de la page 3)

N'hésitez pas à nous écrire pour nous interroger, nous demander des précisions sur le travail de chacune de nos équipes, nous demander aussi des livres et journaux professionnels (S.N.C.F., Vêtements, Bourse, Agriculture, Vie Industrielle et Economique). Nous ferons l'impossible pour vous satisfaire. Si nous tardons un peu pour vous répondre, n'en déduisez pas que vous êtes oubliés, mais simplement que l'on rassemble les éléments d'une réponse qui puisse vous contenter.

En vous invitant, chers camarades, à participer à notre activité, à vous imprégner avec nous de cet esprit des Messages dont nous aurons besoin pour mener à bien l'œuvre de la Révolution Nationale, nous vous demandons de penser à l'avenir.

Ensemble, unis par un même amour de la France, travaillons à préparer sa Résurrection.

Marcel BOUDET.

# LETTRE A DOMINIQUE

Mon cher Dominique,

Je reçois de France une lettre de Jacques P..., dont le contenu a quelque chose d'infiniment triste, de douloureux.

Tu te souviens certainement encore de ce jeune et brillant étudiant qui, avec l'ardeur, la fougue et l'enthousiasme de ses dix-huit ans, nous confiait l'appel qu'il avait entendu très tôt en faveur de la carrière coloniale. On sentait en lui davantage qu'un choix délibéré, l'élan irrésistible de la vocation. A n'en pas douter, il y avait chez ce sympathique garçon, cette volonté de vaincre et de triompher qui permet de surmonter tous les obstacles, et à cause de cela, je l'admirais et je l'aimais beaucoup.

Sorti du Collège à la fin de l'année tragique, Jacques entra aussitôt à l'École Coloniale. Aucune des difficultés inhérentes à l'époque, aucune des menues contingences, si irritantes pour d'autres, n'avaient de prise sur lui. Tendue de tout son être vers le but qu'il s'était fixé, il préparait avec brio, une carrière que sa forte et intelligente personnalité rendait riche de belles promesses.

Sa lettre me rappelle brièvement tous ces faits.

Les événements de novembre 1942 surprenaient notre jeune ami tout absorbé dans ses études, comme surprend un coup de tonnerre dans un ciel calme. Il redoutait bien un peu ce qui est finalement arrivé, mais se refusait à y croire, de même que certains parmi nous ne voulaient encore admettre la réalité de la guerre aux premiers jours de notre mobilisation.

La perte de notre Empire signifiait pour Jacques l'écroulement de son rêve, l'impossibilité de répondre à sa vocation. C'était tragique, si l'on songe à tous les efforts, tous les sacrifices consentis par sa famille et par lui en vue d'atteindre au but.

J'imagine aisément, la détresse de ce pauvre gosse, les larmes qu'il a dû verser, en mesurant la cruauté du destin, l'injustice apparente du sort qui le frappait.

Pourtant, sans plus attendre, il se décidait à suivre les cours de l'École des Sciences Politiques et Economiques. Ainsi le fruit de ses efforts ne serait pas entièrement perdu. Du moins, le croyait-il. Il lui fallut, en effet, quelques mois à peine, pour prendre conscience d'une impossibilité quasi physique à étudier les sujets qui lui étaient offerts. L'effondrement de son rêve, la brutale disparition de son idéal avaient brisé le ressort intérieur, jusqu'à altérer sensiblement ses facultés d'assimilation, sa puissance de travail.

Las, découragé, notre ami Jacques occupe à présent une modeste fonction à la Chambre de Commerce de notre département.

M'écrivant de son bureau, il ne manque pas de souligner, avec une douloureuse amertume, l'écart qui sépare son rêve des grands espaces, d'initiative et d'action, du petit emploi sans grandeur où, dit-il, « j'ai échoué » !

Mais il y a plus grave, la catastrophe de novembre 42 a non seulement bouleversé ses projets d'avenir, non seulement réduit notre jeune camarade à l'asservissement d'une froide besogne, elle a fait naître en son cœur, jadis confiant et débordant d'enthousiasme, une mauvaise révolte.

Rendu à l'inactivité, Jacques a ouvert les yeux sur un monde que l'accaparement de ses études ne lui avait laissé qu'entrevoir jusqu'alors.

Avec effroi, il a mesuré le désolant abîme qui sépare la conduite des hommes, des idées qu'ils professent, des exhortations, des enseignements du Chef. Tandis qu'il acceptait, avec la générosité d'un cœur pur, les sacrifices demandés à ceux de sa génération, tandis qu'il consentait avec eux, à donner le meilleur de lui-même pour aider la France « à sortir de la nuit où nos errements l'ont plongée - les nôtres, Dominique ! - il voyait toujours davantage, « l'esprit de jouissance l'emporter sur l'esprit de sacrifice », l'égoïsme s'ériger en une loi plus dure, plus générale sous le ciel de la douce France.

De la stupeur à la révolte, le pas est vite franchi. Sentant qu'autour de lui, tout craquait, se dérobait, s'effondrait, Jacques a connu le doute, le mépris, la révolte. Révolte en face d'un monde veule et sans entrailles, mépris pour les Jocrisses qui s'y agitent, doute enfin envers la justice et la miséricorde divine. Sa jeunesse le rend inaccessible à la charité qui comprend et pardonne...!

Mon cher Dominique, ce cas particulier me touche, m'émeut en raison de l'amitié que je porte à notre ami Jacques, mais

il me bouleverse en songeant que nombre de nos jeunes connaissances de semblables difficultés, éprouvent d'égales angoisses.

Au plus profond de sa détresse, Jacques m'a écrit, je le sens, poussé par le besoin de se raccrocher à quelque chose de vrai, de solide. Il m'a écrit parce qu'il croit encore en nous, les prisonniers ! Sa révolte montre assez qu'il a gardé très vivante, très pure, sa foi, ses croyances, ses espérances, même s'il en est lui-même à en douter.

On lui a dit qu'il existait dans les Camps, des hommes prêts à renoncer à eux-mêmes pour le bien de la communauté, décidés à faire passer dans les faits, les fortes paroles des Messages.

On lui a dit qu'à leur retour, les prisonniers feraient passer sur la France un grand souffle viril et régénérateur, que par eux, avec eux, la Révolution Nationale deviendrait enfin une saine réalité.

Jacques et ses frères le croient, l'espèrent, l'attendent.

Sommes-nous prêts à répondre à cette attente, à ne point décevoir cette espérance, trahir cette foi ? Il nous faut y réfléchir sérieusement, Dominique.

Nous avons à l'égard de nos jeunes cette lourde et grave responsabilité. Acceptons-là, comme étant, sans aucun doute, le plus beau devoir s'attachant à notre qualité de prisonnier.

Toute défaillance de ce côté serait tragique en ses conséquences.

J'espère, mon cher Dominique, pouvoir t'écrire bientôt ce que je pense à ce sujet.

Bien amicalement à toi.

Jean CATHERIN

## Souvenirs

Pâques m'apporte un bouquet de souvenirs qui s'épanouit sous la rosée tremblante d'une belle matinée de printemps.

Je sais une maison, posée comme un jouet au bord d'un chemin blanc. Elle est jolie sans avoir voulu l'être. Le violet doré de son toit pose une note chaude dans le vert des prés et des grosses haies enliées de ronces qui l'entourent. Des treilles tordues et rabougries se collent à ses murs... La porte pleine est vieille et grise, d'un gris chaud. Une plaque d'« Assurances », que les pluies ont lavée, a déteint dans son cadre : on dirait un œil noir, pailleté d'or qui veille... Les fenêtres à grands rideaux dentelés sont ouvertes, abritées derrière leurs lourds contre-vents entre-bâillés. Le parfum des violettes et des pâquerettes du jardin pénétre léger et se mêle à l'odeur amoureuse de foin séché qui, en toute saison, coule du grenier et dort dans les chambres calmes de la chère maison.

J'entends encore, dans mon souvenir, le bruit traînant des sabots cloutés que grand-père chaussait avant l'aube et qu'il promenait d'une pièce à l'autre en attendant le jour. Je devine les gestes mesurés de bonne grand-mère, toujours en cuisine, majestueuse dans sa grande et lourde robe paysanne. Nous quittons à regret le lit aux vastes rideaux rouges. La paillasse est dure, mais la plume est si enveloppante et si chaude que c'est une folie de dormir, de rêver et d'aimer dans un lit si douillet. Mon amour, je vois si bien ta tête blonde au creux des cornettes blanches...

Marie passe, toute grise : elle va traire Biquette. Je sais que Léon, au regard malicieux, bourre sa pipe, qu'il ira fumer sous les pommiers, ou dans la vigne, tout près des boules rose tendre des pêcheurs en fleurs, ou dans le petit bosquet, grand comme un mouchoir, que nous avons appelé une fois pour toutes « le Bois de Boulogne ». Notre Bois de Boulogne !..

Et Tinguette, la douce setter noir et feu, gambade dans l'herbe qui mouille ses belles ondulations...

★

Il me semble, en écrivant cela, là où je suis, que je cueille soudain une pervenche au flanc d'un talus boueux. Mais pour le moment, ce n'est rien de plus que cette pervenche, hélas !

Paul RAFFESTIN.

# LA PAGE DE L'AUMÔNIER

Oui, même captifs depuis trois ans ...

par l'Abbé G. GIRARD, Aumônier du Stalag.



Oui, même captifs depuis trois ans, nous pouvons célébrer Pâques...

Bien que l'explosion de joie printanière qui marque ce jour-là ne soit guère sensible pour nous, derrière les barbelés...

Bien que les premières promenades qu'il nous ménageait jadis au sortir de l'hiver, ne soient plus pour nous...

Bien que nos regards soient moins sollicités par les fleurs qui renaissent dans les champs qu'obsédés par les sinistres croix de bois qui s'y multiplient...

Bien que l'hymne à la vie de toute la symphonie pascale, rythmée par le carillonnement des cloches et l'alléluia des églises, soit étouffé par les hurlements de la mort, pulvérisant les villes et fauchant les hommes...

Oui, même ainsi, nous pouvons célébrer Pâques.

D'abord, parce que l'atmosphère de renouveau qui l'enveloppe toujours, peut nous inspirer confiance dans la vie.

La mort froide et stérile des hivers cède tôt ou tard aux douces et fécondes chaleurs du soleil.

C'est une loi inéluctable. Si bien que même en hiver, le paysan ne se trouble pas de voir la neige recouvrir la terre, où il a enfoui le grain de blé, car il pense au retour certain du dégel, qui libérera les puissances de germination.

Cette alternative régulière des choses est une loi universelle et semble bien régir les vies humaines.

Les horreurs de la guerre céderont tôt ou tard aux joies de la paix et, si nous ne pouvons pas encore jouir de leur possession, nous pouvons du moins nous encourager par l'espérance de leur retour certain.

Mais Pâques n'est pas seulement une fête de Printemps... Tout homme, tant soit peu instruit, sait qu'à son origine il y a un fait historique, dont le récit et le souvenir disent qu'il faut espérer.

Un homme, trahi par son ami, est arrêté un soir par des policiers...

Toute la nuit, dans un corps de garde, il est molesté par ses gardiens...

Le lendemain, il est condamné à mort.

Il est aussitôt cloué sur deux poutres de bois fixées en croix et il meurt entre deux brigands.

Pourtant cet homme n'avait commis aucun crime : son juge le reconnaît lui-même.

Au contraire, il n'avait fait que du bien, guérissant les malades, et encourageant les pauvres, travailleurs des champs ou pêcheurs du lac.

C'était une injustice flagrante...

Eh bien, les faits ont réhabilité cet homme qui s'appelaît Jésus...

Après deux mille ans, son nom est connu partout et des milliers de bouches le bénissent.

Depuis deux mille ans, l'exemple du bien qu'il a fait a suscité des milliers d'imitateurs.

Sa croix, instrument d'opprobre, est devenue signe d'honneur. Elle est épinglée sur les poitrines, accrochée aux murs des demeures, dressée sur les chemins, hissée au sommet des églises et à la cime des montagnes.

De partout, elle rappelle à tous que les souffrances, mêmes injustes, précèdent souvent et préparent même les avènements les plus beaux.

Pour ceux qui gravissent encore leur Calvaire, la pensée des justifications futures n'est-elle pas un puissant encouragement ?

La fête de Pâques offre encore des joies plus profondes.

Car elle est plus que le symbole printanier du retour certain des joies terrestres...

Elle est plus que l'exemple célèbre d'une grande injustice réparée... Elle est le souvenir éblouissant d'un fait historique absolument unique, qui a sur chacune de nos vies des répercussions essentielles.

A l'aube de ce jour-là, il y a mille neuf cent quarante-trois ans environ, l'homme qui avait été crucifié, puis mis au tombeau, Jésus, est ressuscité.

Le sépulcre gardé par des soldats et scellé du sceau officiel a été trouvé vide du cadavre exsangue qu'on y avait déposé, embaumé d'aromates et emmaillotté de bandelettes...

Le corps de Jésus a été revu vivant et touché main à main par ceux qui l'avaient connu, les uns au moment où ils étaient seuls, les autres en petits groupes, tous en foule nombreuse, alors qu'ils ne s'y attendaient pas, alors qu'ils ne voulaient pas croire, malgré eux...

Ces hommes, jadis timides et lâches, ont affirmé le fait devant les foules et devant les rois, et ont péri dans les supplices plutôt que de se taire.

Ils ont été crus et les croyants se sont multipliés jusqu'à être des millions.

Le jour qui a été au principe d'un tel événement, est le fondement de la foi chrétienne.

Si Jésus a été le vainqueur de la mort, il est le maître absolu des choses, et ce qu'il a dit est vrai.

Or il a dit que, nous aussi et grâce à lui, nous serions maîtres de notre mort et qu'au jour final, nous ressusciterions vivants.

Or il a dit que les souffrances humaines, comme les siennes, non seulement n'ont qu'un temps, non seulement sont suivies même sur terre de retours heureux, mais encore préparent et méritent, pour la vie qui suivra notre résurrection, un bonheur éternel.

Qui croit cela, peut-il ne pas célébrer Pâques, même après trois ans de captivité ?

Pâques, renouveau printanier, nous te célébrerons même derrière les barbelés, en écoutant, dans le peu que nous verrons de toi, ta leçon réconfortante de confiance en la vie.

Pâques, rappel émouvant des souffrances injustes qui ont préludé à la gloire étonnante de Jésus, nous te célébrerons en espérant que notre Croix à nous aussi ne sera pas sans compensation future.

Pâques, solennité triomphale de la résurrection, nous te célébrerons en croyant plus que jamais à Jésus, vainqueur de la mort, et, si nous pouvons assister à la messe, en communiant à l'hostie divine, qui, avec la foi, l'espérance et la charité, nous donnera part à la puissance du Christ.

Troisième Pâques de Captivité, ainsi, tu nous libéreras du doute...

# QUAND LE PRINTEMPS VIENT

par Jérémie LERAT, Aumônier Protestant.

(Suite et fin)

« Un arbre a de l'espérance... mais l'homme ! »

Job XIV (7-10)

Comment entendre cette plainte sans une profonde compassion. Le renouveau amène un accroissement de tristesse à beaucoup de nos amis malheureux. Il faudrait alors qu' autour d'eux, il y ait un renouveau d'affection, de patience, d'ingéniosité du cœur. Voilà la tâche printanière des bien-portants. Au moment où la verdure revêt la nudité du sol, notre charité devrait aussi en quelque sorte renaître pour faire fleurir le désert de certaines existences. Mais les souffrants?... Quelle doit être leur attitude? Doivent-ils se borner à la plainte de Job : « Un arbre a de l'espérance... mais l'homme...! » Eh bien ! poser ainsi la question, n'est-ce pas la résoudre? Si un arbre dénudé, flétri, a de l'espérance, faut-il dire que l'homme qui pousse sa plainte, qui pense ou qui peut penser, qui aime ou qui peut aimer, qui agit ou qui peut agir, au moins intérieurement, est destitué d'espérance? Certes non !

L'arbre attend, accepte, subit, fait ce qu'il peut faire, c'est-à-dire, plonge des racines. A son écorce sans doute il a des rides, des mutilations de tout genre, mais vienne le printemps, il n'en est que plus beau. Ce n'est pas par le dehors qu'il s'enrichit, se conserve et maintient sa capacité de produire, à l'heure voulue de Dieu, des feuilles nouvelles et des fruits nouveaux. C'est par le dedans. Il maintient son

contact avec la source, avec la terre ; et d'autant plus rude est l'écorce qui s'est durcie aux hivers, d'autant plus belle est la frondaison.

Ainsi, ami douloureux, que les faits extérieurs t'aient été ou te soient adverses, n'importe ! Ils doivent te fortifier contre de nouveaux assauts. Pour toi, maintiens ton être intérieur, maintiens ton cœur ferme, libre, vaillant, ta pensée humble et confiante, ton idéal haut. Puis attends, attends avec patience et cette foi tenace des vrais chrétiens. Et Dieu fera le temps nouveau. A la place des feuilles tombées et des illusions perdues, à la place de tes déceptions, il fera refleurir des vérités nouvelles, il mettra des penses profonds et meilleurs, une capacité d'être béni et d'être aux autres en bénédictions. Il fera pousser de nouvelles branches. Une vie qui s'éclaire intérieurement, qui s'enrichit et rayonne, quel que soit le vase qui la contient, n'est-ce pas quelque chose de printanier? Le Printemps nous dit que Dieu, s'il veut que tout se transforme, n'admet pas que rien de valable meure. Sentir une transformation, même au prix de la souffrance, c'est cela qui peut s'appeler vivre.

Ce qui nous enlève si souvent toute joie, c'est que nous sommes désespérément attachés à l'éphémère, et retenez bien, chers amis, que l'on peut aimer une rose et se réjouir de son parfum, mais il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner, car elle se fane vite et s'effeuille !

---

---

## Présence de Dieu

Sous leurs autels morts, les dieux n'ont plus pour bénir  
Qu'un moignon de marbre meurtri ! Sommeil des anges,  
Vierges dont les blancheurs, dans les rues, se mélangent  
Aux chairs des innocents que l'homme a fait mourir !

Ils coulent vers les temps, les jours hauts de colères.  
Les dieux désencensés ont aux lèvres de miel  
Des paradis perdus ! Mais, des grands cimetières  
L'âme des héros morts regagne un autre ciel.

Les vivants allument leurs nuits du feu des torches.  
Le Printemps décline à mesure que des doigts  
Gamment une ombre au creux embastillé des porches,  
Loin des champs de plein jour, qui ne sont plus de poids !

Nous faudra-t-il compter les cœurs mûrs pour l'orage,  
Ne fixerons-nous point nos destins dans le feu,  
N'aurons-nous pour écho que le pas des étages,  
N'avons-nous plus de foi pour recréer un dieu ?

Que ce temps soit celui qui verra, des décombres,  
Surgir un dieu si neuf que nous reconnâtrons  
Notre immortalité, sans qu'en lui nous encombre  
Les pharisiens pressés d'immaculer leurs fronts !

Peut-être ce jour-là, nos cœurs avec des cloches  
Célébreront alors les Printemps retrouvés...  
Quand de la terre au ciel, dans un élan ricoche  
La joie humaine avant la joie d'éternité.

Serge MABIRE.

# Bien mal acquis...

Si le théâtre au temps de Sardou et d'Augier se plût à mettre en scène des personnages vertueux, cette éloquence de moraliste n'inspira plus, après guerre, aucun intérêt.

« L'homme, a écrit quelque part André Bellessort, tire de l'insécurité dont il a souffert, le droit de courir plus librement à son plaisir. »

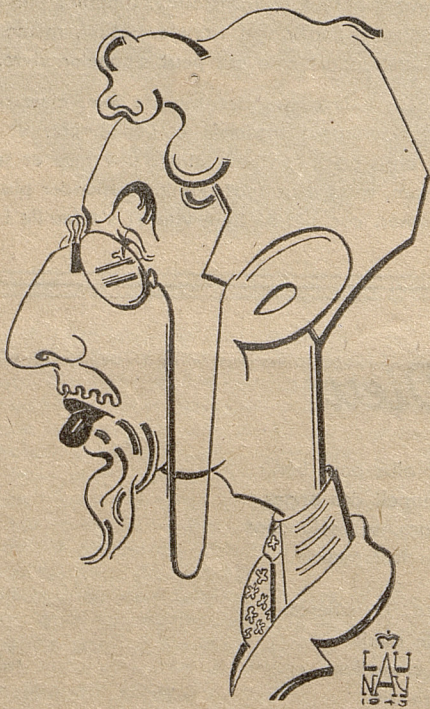
Les ruines de la guerre, les espaces réouverts à l'activité des industriels, avaient propagé dans tout le pays une fureur de gain qui s'étendait au monde entier.

L'angoisse métaphysique s'effaçait pour livrer à la scène des personnages taillés dans le bluff, l'audace, et aux cerveaux débordant de formules publicitaires.

Personnages redoutables, traitant les ministres comme leurs valets, les citoyens comme des moutons à tondre, les journaux comme des réclames à lancement...

Ils professaient pour les universitaires un mépris définitif : « vous autres intellectuels, vous n'entendez rien aux affaires »...

Marcel Pagnol, qui commença par l'enseignement, fut peut-être piqué au vif. Il créa Topaze, ce petit professeur simple, naïf, candide, consciencieux, qui devient un effronté et terrible homme d'affaires.



TOPAZE (André Pignet)  
vu par Michel Launay

Il lui avait suffi de rejeter ses anciens préjugés pour prétendre à l'admiration, à la crainte de ceux qui allaient devenir ses victimes.

« Topaze » fut un succès. Le public applaudissait à tout rompre cette pièce amère : il fêtait non pas l'arriviste, mais le petit homme obscur qui le vengeait des aigrefins voués à son mépris.

Peut-être au camp, Topaze nous fut-il plus sensible encore. Très beaux décors des ateliers M.A.G. situant, dès le lever du rideau, le climat de la pièce. Quand on sait à quelles difficultés se heurte cette jeune équipe, on est en mesure d'être étonné par l'effort fourni à chaque nouvelle représentation.

Remercions Pierre Blanc pour sa mise en scène adroite et dont le mouvement ne se ralentit pas une minute. Nous attendions avec curiosité André Pignet dans le rôle que Lefaur et Jouvet ont rendu célèbre, tant au théâtre qu'à l'écran. Pignet, hâtons-nous de le dire, nous a montré qu'il pouvait mieux faire que les vaudevilles militaires auxquels il semblait condamné. Il fut un Topaze dont la métamorphose nous enchantait. Il sut mener les deux derniers actes avec beaucoup d'autorité et de finesse. Peut-être a-t-il laissé

dans l'ombre l'amertume qu'à certains endroits nous aurions aimé ressentir. Mais cela ne diminue en rien son excellente interprétation.

Dans Castel-Bénac Lagraulet fut avec beaucoup de naturel, de largeur, le maître escroc finalement roulé par son élève. Lagraulet a le mérite de n'avoir pas chargé son personnage.

Robert Filère fixa pour notre plaisir une silhouette de jeune arriviste comme on peut en voir partout, copie d'une jeunesse en mal d'unité morale.

Gras qui personnifiait Muche, n'a sûrement point trouvé là un rôle à sa convenance. Néanmoins, il fit preuve d'une **bonne volonté très louable, et nous le reverrons, n'en doutons pas**, dans un rôle mieux adapté à son tempérament. Yves Julien, qui incarnait Tamise, sut composer un personnage hallucinant de vérité. Julien a joué les dernières scènes de la pièce en grand artiste.

Dans les rôles épisodiques, bonne interprétation de Raymond Louche, de Roger Marie et de Bouyer. Saint-Dizier fut un jeune vieillard assez juste. Regrettons qu'il ait cru devoir changer sa voix.

Il revenait à Lucien Auvray de composer le personnage délicat de Suzy. Son talent qui est grand, nous procura la joie d'une illusion. Avec beaucoup de tact, il mena le jeu aux côtés des autres artistes. Notre camarade Millot avait d'ailleurs réalisé de magnifiques toilettes en collaboration avec Bertrand, et c'est avec regret que nous le voyons partir. Qu'il soit remercié ici pour l'effort qu'il ne marchandait pas à notre troupe.

Signorello, très en progrès, fut Mademoiselle Muche. Beaucoup de fraîcheur et plus d'assurance que dans les rôles précédents.

Bergues, dont le jeu ne varie pas assez, à mon gré, fit de son mieux pour la baronne Pitard-Vergnolles. Amusantes compositions de Marie et Bouyer, dactylos très au goût de la maison.

Rieux pour ses coiffures, Dubois pour ses maquillages, ne méritent que des éloges.

Notre sympathique orchestre Della-Greca prêta son concours à cette magnifique représentation.

Que soient remerciés ici tous ceux qui s'emploient avec leur cœur et leur talent à nous adoucir ces heures, plus pesantes à mesure que les jours s'écoulent.

Serge MABIRE

## CHRONIQUE THEATRALE

Le 14 mars, nous avons la joie d'avoir l'Orchestre au Camp. La première partie du spectacle se compose donc d'un concert de choix dont nous nous plaisons à rappeler les différents morceaux. Tout d'abord l'ouverture des « Joyeuses Commères de Windsor » (Nicolai), puis « Cavalleria Rusticana » (Mascagni); enfin une brillante sélection sur « Blanche Neige » (Churchill) « Hungarian Medley », une fantaisie sur des airs hongrois.

Martinez, ténor, chante pour nous trois mélodies dont une, « Sur les bords de la Lagune », est due à notre sympathique chef d'orchestre Della-Greca.

Après l'entr'acte, le public attend avec curiosité et intérêt le premier acte du « Misanthrope », le chef-d'œuvre de Molière. Interprété avec talent par Poullain dans le rôle d'Alceste, Pouchard dans celui de Philinte et Blanc dans celui d'Oronte, cet acte connaît un franc succès. Beaucoup de spectateurs ont regretté d'être privés des quatre autres actes et auraient volontiers applaudi la pièce tout entière. Nous espérons que notre petite troupe théâtrale, encouragée par ce légitime succès, nous réservera dans un avenir proche, d'autres extraits de nos grands classiques.

Le décor dû à nos habiles techniciens des M.A.G. nous a prouvé, si cela était encore nécessaire, que ceux-ci participaient pour une grande part dans les réalisations de la troupe.

Pierre BLANC.

### Aux Camarades de la S.N.C.F.

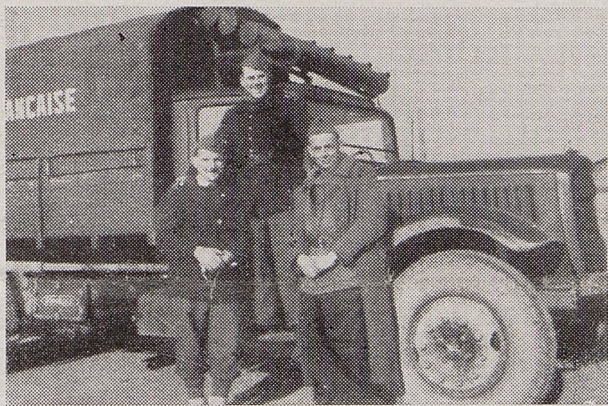
Nous prions les camarades qui ont fait des demandes de documents professionnels, de ne pas s'impatienter s'ils ne sont pas servis avec toute la célérité désirable. Nous ne pouvons faire des envois qu'au fur et à mesure du retour des documents circulant en Kommandos. Dans l'intérêt général, retournez-nous livres et brochures dès intérêt épuisé.



## Notre Ambassadeur à quatre roues

L'un des événements marquants de l'année 1942, pour le Stalag, a été l'arrivée au Camp d'un camion venant de France. Ce camion, vous le connaissez. Il est pour vous l'annonce d'une bonne nouvelle : livraison des vivres Croix-Rouge ou séance théâtrale, et je suis persuadé que le chauffeur vous est aussi familier que la voiture. Comment notre sympathique camarade Lebidois pourrait-il passer inaperçu, me direz-vous ? Il faut avouer que si le gazogène (surtout à la houille) a quelque peu l'allure trapue d'une locomotive, notre ami « Bidasse » avec ses 97 kilos est vraiment bien assorti à sa voiture ; l'on ne pouvait mieux choisir comme conducteur. **En outre, n'oublions pas que c'est grâce à lui, que ce camion fonctionne.**

Si, plus tard, vous faites l'acquisition d'un gazogène, exigez « les filtres système Bidasse ». Le montage ne vous coûtera qu'un bon repas bien arrosé. Mais là, il y a une très grande différence entre le camion et le chauffeur. Si le premier se contente de ses 500 grammes de houille au kilomètre, le second est beaucoup plus exigeant. Est-ce de sa faute si son tour de taille approche du mètre et demi ? Et, connaissant bien les deux, je vous assure que je préfère remplir le radiateur du camion que d'apaiser la soif du chauffeur ! Si vous interrogez Lebidois, il vous dira qu'un gazogène ça chauffe, et que la poussière du charbon que l'on respire sans cesse attire.



Cependant ce camion, il l'aime, je dirai même qu'il le couve, le dorlote. C'est un peu son enfant. N'a-t-il pas été le chercher en gare d'Offenburg, puis ausculté, démonté, remonté ? Ensuite est venu le moment des premiers pas. L'enfant avait mauvais caractère, alors le sourire de la mère s'est transformé en une rage de garagiste. Les premiers essais ne furent pas concluants : 20 kilomètres à l'heure dans les meilleures conditions sur une route en déclivité et avec vent arrière ! Cette allure d'escargot était-elle due au moteur, au mauvais calibrage de la houille, aux filtres ? Alors, notre ami « Bidasse » eut un sourire angélique sur sa bonne face ronde ; en garagiste expérimenté et en bon Normand, il restait dans sa tête une dernière ressource tenue secrète. Il se mit au travail tel un chirurgien qui tente l'impossible. Le miracle s'accomplit. 48 heures après, faire du 60 avec vent debout était un jeu d'enfant.

Depuis cette opération chirurgicale, Lebidois a encore plus conscience que ce camion est « son » camion. Que ne ferait-il pas pour le ménager ? Tous ceux qui demandent au gazogène des efforts trop durs, deviennent immédiatement les ennemis personnels du chauffeur, qui ne manque pas de répondre « Ce camion n'a pas été conçu pour faire du tout terrain ! »

Un jour, nous avions compris dans une tournée de livraison le Kommando 5534 à Herrenwies, jamais encore visité. C'était au mois de janvier. Un temps splendide et ensoleillé baignait la vallée du Rhin. Le camion roulait très normalement, on aurait pu croire qu'il fonctionnait à l'essence. Et « Bidasse » de se rengorger. « Vois, comme il grimpe, il est monté à Altschweier sans peine, malgré ses quatre tonnes de poids mort et ses deux tonnes de chargement. » Mais au delà d'Altschweier, personne ne connaissait la route. La carte révélait 10 kilomètres de côte pour une dénivellation de 500 mètres. Nous avions eu bien soin de ne rien laisser transpirer de ces renseignements à Bidasse, trop heureux que nous étions par un beau temps d'escalader la Forêt-Noire. Le camion s'engage tout pétaradant sur la route du col de Sand, mais au bout de trois kilomètres nous étions dans l'obligation de stopper pour le laisser refroidir. Le foyer du gazogène prenait une teinte rouge foncé pas très rassurante.

Heureusement pour nous, il était plus résistant que notre chauffeur qui, lui éclatait d'injures : « Ah, vous vous baladez en touristes, vous admirez le paysage, vous vous "foutez" pas mal du camion, un coup à le claquer et à me l'immobiliser 15 jours, ce n'est pas du boulot... Faire monter à un 17 CV Citroën ce que l'on ne demanderait pas à un Berliet ou à un Saurer à essence ! » Et ce pauvre « Bidasse » de scruter le moteur avec un air de poule couveuse !

Depuis cette aventure, le temps a fait son œuvre. Habitué maintenant à rouler très souvent sur des routes accidentées, notre « chauffeur de plat » en arrive à considérer la possibilité pour un 17 CV (même à la houille) de faire de la montagne, à condition toutefois qu'il n'y ait pas de neige.

Aussi, camarades des Kommandos de la Forêt-Noire, ne désespérez pas ce printemps de voir arriver « votre » camion en tournée chez vous avec son chauffeur au large sourire, qui vous dira : « Dis donc, c'est haut chez toi, heureusement que mon camion grimpe bien ! »

Je vous souhaite d'avoir l'occasion d'entendre cette phrase très souvent, car n'est-ce pas pour vous l'annonce de la distribution du paquet de « gris » ou de « troupe » tant attendu.

Notre camion, n'est-il pas aussi un ambassadeur à sa manière?... Avec lui, c'est un peu de France qui vient vous visiter.

Raymond SIGONNEY.

### COMMUNICATION DU BIBLIOTHÉCAIRE

A notre grand regret, nous informons nos camarades des Kommandos qu'il nous est matériellement impossible de faire paraître notre catalogue de livres d'étude.

En conséquence, nous nous bornons à signaler, ci-après, les différentes matières constituant notre collection : Littérature, Histoire, Géographie, Philosophie, Religion, Arts, Mathématiques, Sciences, Physique, Chimie, Droit, Médecine, Commerce, Industrie, Agriculture, Voyages et Documentaires, Théâtre, Etude des Langues (grec, latin, allemand, anglais, italien), Questions sociales et politiques actuelles.

Dans les demandes qui nous parviendront, prière de bien mentionner le genre désiré, pour que nous puissions, dans la mesure du possible, donner satisfaction à chacun.

Français,

Je vous ai promis de tout faire pour atténuer votre malheur . . .

L'Histoire dira plus tard ce qui vous fut épargné.

(Message du 4 Avril 1943)

Maréchal PETAIN



PRINTEMPS DE FRANCE